



## LES MARIONNETTES DE WAEL SHAWKY S'EXPOSENT À BERLIN

PAR CÉDRIC AURELLE

— Changement de décor au Kunst-Werke Berlin, après que le centre d'art ait été littéralement « occupé » par une Biennale de Berlin qui professait la démission de l'art face aux enjeux du monde contemporain : Dans son exposition « Al Araba Al Madfuna », Wael Shawky conjugue les « grands récits » aux petites fictions. L'artiste plonge le visiteur dans les profondeurs d'une histoire du monde arabe dont le souffle semble rétrospectivement attiser les braises du présent. Usant principalement du médium vidéo, de la mise en scène et du texte, il rend à l'image et au récit leur capacité d'une interprétation du présent aussi poétique que politique.

Artiste égyptien né en 1971 à Alexandrie, Wael Shawky a été remarqué en 2011 à la Biennale d'Istanbul et cet été à la Documenta 13 de Cassel où il présentait son film *Cabaret Crusades: The Horror Show File* (2010). La deuxième partie de ce film, *Cabaret Crusades: The Path To Cairo* (2012), constitue la pierre angulaire de la présente exposition. Ces films sont les deux premiers volets d'une trilogie



Wael Shawky, *Al Araba Al Madfuna*, 2012, vidéo noir et blanc, 21 minutes.  
Courtesy de l'artiste. Vue de l'installation au Kunst-Werke Berlin.  
Photo : Uwe Walter.

consacrée aux croisades, auquel Wael Shawky fait subir un principe d'inversion des regards et de réappropriation. Mettant en scène d'exquises marionnettes en céramique, il feuillette ici le livre des croisades, de la prise de Jérusalem par les croisés en 1099, jusqu'au

SUITE DU TEXTE P. 2

\* p.5 LA BIENNALE DES ANTIQUAIRES ENTAME SA MUE

\* p.9 UN MÉMORIAL DE LA SHOAH OUVRE À DRANCY

\* p.8 SECRETS D'ATELIER : NICK CAVE DANS SA CAVERNE D'ALI BABA

# LES ANGES ET LES DICTATEURS

PAR ROXANA AZIMI



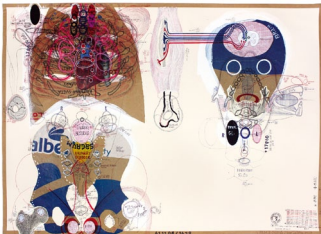
Ramin Haerizadeh, *Untitled*, 2012, technique mixte sur toile, 150 x 200 cm. © Xavier Ansart. Courtesy Galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

— L'Iranien Ramin Haerizadeh nous avait habitués à jouer les mouches du coche en apparaissant barbu et affublé d'un tchador dans ses tableaux de plus en plus morcelés, livrant un état kaléidoscopique, quasi schizophrène, de la société iranienne. Dans la nouvelle série de collages présentée chez Nathalie Obadia, à Paris, l'artiste n'a rien perdu de son irrévérence ni de son goût de la fragmentation. Mais il a puisé de la sève dans d'autres iconographies, notamment en s'appropriant l'histoire de l'art occidentale via des copies malhabiles achetées à Dubaï. À coup de télescopes et de courts-circuits visuels, il larde les reproductions des grands maîtres italiens d'images prises dans les medias et la publicité. S'il poursuit sa diatribe contre les dictatures et leur traque du plaisir féminin (et masculin), il n'en taquine pas moins les rêves révolutionnaires, qui finalement escamotent des dictateurs laïcs et tyranniques au profit de régimes islamiques. En associant une iconographie libératrice issue du siècle des Lumières à des photos de manifestations de Mai 68 et des clichés de débordements (un drapeau américain brûlé) pris à Téhéran avant l'avènement de Khomeiny, il souligne aussi l'égarément de nombreux intellectuels hexagonaux qui ont confondu spiritualité politique (incarnée par les anges à la Giotto) et obscure théocratie menant à ces silhouettes de femmes-corbeaux voilées de noir... À méditer. ■

**RAMIN HAERIZADEH, ...BUT I PREFER DOGS WITH UNCROPPED TAILS**, jusqu'au 20 octobre,

Galerie Nathalie Obadia, 3, rue du Cloître Saint Merri, 75004 Paris, tél. 01 42 74 67 68, [www.galerie-obadia.com](http://www.galerie-obadia.com)

## AUTOPSIE D'UN ART



Luboš Plný, *Sans titre*, 2009. Courtesy Galerie Christian Berst, Paris.

— Dans l'exposition de groupe d'artistes bruts organisée en cette rentrée à Paris par Christian Berst, un créateur sort du lot, le Tchèque Luboš Plný. On repère dans ses dessins organiques, à la fois précis et fantaisistes sur le plan anatomique, un goût presque inquiétant de la décomposition et de la dissection. Traversées de mots incompréhensibles, parfois ponctuées de collages photographiques, ces curieuses planches médicales renvoient aux obsessions d'un homme qui aimait tellement assister aux autopsies qu'il avait passé un diplôme de fossoyeur. ■

**RENTREE HORS LES NORMES**, jusqu'au 13 octobre, Galerie Christian Berst, 3-5, passage des Gravilliers,

75003 Paris, tél. 01 53 33 01 70, [www.christianberst.com](http://www.christianberst.com)

## L'ORNEMENT N'EST PAS UN CRIME



Vue de l'exposition de Nicolas Chardon « Frises et ornements », à la Galerie Jean Brolly, Paris. Photo : D. R.

— Depuis toujours, Nicolas Chardon chahute l'alphabet des avant-gardes en leur retirant sa stricte géométrie. Sa méthode : tendre sur châssis un tissu Vichy ou écossais, le recouvrir d'un apprêt blanc laissant deviner la trame en filigrane, et suivre les lignes devenues flottantes et chaloupées. Les carrés semblent bégayer, la géométrie est soudain prise de tressautement. Dans la nouvelle série de frises exposées à Paris chez Jean Brolly, l'artiste pousse plus loin l'insolence en s'appropriant l'ornement, jugé tabou par les artistes modernes. Du répertoire ornemental, il n'a conservé que des formes simplifiées, des motifs tellement évidés qu'il en résulte parfois de curieux résultats, proches des pictogrammes des jeux vidéo. ■

**NICOLAS CHARDON, FRISES ET ORNEMENTS**, jusqu'au 20 octobre, Galerie Jean Brolly, 16, rue de

Montmorency, 75003 Paris, tél. 01 42 78 88 02, [www.jeanbrolly.com](http://www.jeanbrolly.com)